L’éternelle piétaille sacrifiée

Quand les « volontaires »
espagnols assiégeaient Léningrad

Si nous parlions un peu de la division Azul ?

Oui, je sais, le moment est bien mal choisi.

Le général Franco,
qui en 1940 avait réclamé vainement à
l’Allemagne, pour prix de son intervention, la moitié de
l’Afrique du Nord et de l’Afrique occidentale « française », est aujourd’hui un grand
ami des USA, qui lui fournissent
de quoi remonter son armée ; il est aussi un grand ami de
l’URSS et de ses satellites qui l’ont triomphalement accueilli
parmi les Nations unies ; un grand ami des pays arabes, dont il
reconnaît l’indépendance après les avoir,
durant *sa* guerre civile, exploités comme une mine de carburant
humain ; et un grand ami de la papauté, à qui il doit à
vrai dire une fière chandelle ; et un grand ami de la France
républicaine, à qui il a rendu non-intervention pour
non-intervention !

Il n’y a qu’un seul endroit
où il n’ait pas d’amis : à peine des complices, ce
qui n’est pas la même chose, comme nous l’apprend, entre
autres, le XX^{e} Congrès du Parti communiste (bolchevik) ; c’est
l’Espagne, où les grèves succèdent aux
manifestations d’étudiants – et où le clergé,
la caste militaire, la féodalité terrienne et
capitaliste, la nouvelle bureaucratie et l’appareil politique
lui-même ne le soutiennent plus sans réticences, tandis
que le gros de la population, n’était la crainte d’une
seconde tuerie à la façon de 1936-1939, l’aurait déjà
depuis fort longtemps liquidé. Sans le spectre du communisme

(qu'il agite sans vergogne tout en se faisant ouvrir des crédits par les héritiers de Staline), Franco ne se serait jamais tiré d'affaire, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Or, quel appoint représente-t-il, comme auxiliaire à une croisade offensive ou défensive ? Nul. Ses parrains *anticommunistes* auraient le plus grand tort de croire qu'il puisse être, sur ce terrain du « donnant, donnant », autre chose qu'un boulet à traîner. Témoin en est l'histoire de la fameuse Division Azul, la division bleue, envoyée par Franco sur le front russe en 1942 et dont « CNT », l'organe des syndicalistes libertaires espagnols en exil, a publié la véridique histoire. Une histoire qui est, plus ou moins, celle de tous les « fantassins » des guerres passées, présentes et futures et où plus d'un reconnaîtra sa propre expérience – celle qui se résume dans cette question toujours sans réponse : « Qu'est-ce qu'on fout là ? »

Le prix du sang

Quand un homme d'État rend service à un autre, c'est généralement avec du sang : or le sang, comme on sait, ne se paye que par le sang. La gratitude des hommes d'État leur interdit de se servir d'une autre monnaie pour reconnaître les services rendus. D'où nécessité de trouver des donneurs de sang, volontaires ou non. En fait, on en trouve toujours. Hitler et Mussolini en avaient trouvé en abondance pour aider leur collègue Franco à s'installer au pouvoir sur une Espagne pacifiée en forme de cimetière. Franco ne pouvait pas être en reste. D'où l'intervention espagnole aux côtés de l'axe Berlin-Rome.

Il s'agissait, au moment où les chances risquaient de tourner contre le nazisme, de payer la dette politique contractée en 1936-1939 par l'Espagne nationaliste envers la Légion Condor et la Gestapo, envers les Junkers et les Messerschmitts de la Lutfwaffe, envers le cuirassé

Deutschland surveillant Minorque et l'escadre allemande bombardant Alméria en signe de non-intervention…

En tribut de reconnaissance pour Guernica, en tribut de reconnaissance pour la mort de 1 200 000 Espagnols (dont 800 000 non combattants) tués par le militarisme totalitaire, une force « volontaire » devait se lever de terre, exprimant l'impatience des donneurs de sang espagnols de se saigner à blanc pour la Wehrmacht.

Comme la chose fut organisée, nous ne prétendons pas le savoir, bien que les méthodes des sergents-recruteurs aient peu varié depuis l'origine des armées. Nous préférons laisser la parole à un témoin oculaire, celui-là même qui a rédigé pour « CNT » l'historique de la division Azul.

Dans chaque localité, nous dit-on, fut organisée une espèce de fiesta mayor (foire, kermesse) avec organisation de danses et de banquets ; divertissements suivis, naturellement, par un essai d'enrôlement général. Mais l'enrôlement se réduisit pratiquement à peu de choses ; phalangistes compromis dans des meurtres ou des malversations, aventuriers ou déracinés de toute espèce, et surtout *républicains menacés de mort* ou de représailles familiales, tel fut le recrutement de la Division Azul. Il fallut recourir à un véritable porte à porte. On vit circuler des camions chargés de la chair à canon ramassée de village en village ; ils exhibaient dans les bourgades traversées, au milieu de la froideur absolue des populations, des écriteaux qui proclamaient : « De Burgos à Moscou ! », « De l'Espagne aux monts Oural ! », etc. Pauvres Ibériques, pauvres méridionaux brunis de soleil, promis à l'abandon dans les neiges infinies ! Des cris, des drapeaux, un enthousiasme factice. Puis ce fut l'embarquement dans les wagons à bestiaux des trains sinistres, éternel symbole de la guerre.

Le chemin du sacrifice

La Division Azul prit le chemin du sacrifice, le chemin de France – pays alors « collaborant » – dans un climat d'indifférence glaciale. Chose curieuse, les Boïnas rouges (bérets carlistes) des soldats de la civilisation totalitaire allaient s'éclaircissant au fur et à mesure que le train les emportait. Tous les jours des vides béants se produisaient dans les rangs des « volontaires » sacrifiés, de gré ou de force, à la défense d'une cause qui leur était étrangère.

C'est que parmi les recrues germanophiles, les plus enthousiastes, ceux qui avaient le plus donné de la voix contre Staline et contre Churchill, s'étaient prudemment éclipsés : les uns étaient restés dans les lieux de prospection parcourus en auto, les autres, les plus nombreux, étaient retournés à Madrid.

« À peine débarquée à Berlin, dit un témoin, notre troupe mercenaire fut traitée avec dureté, comme de la viande à brûler qu'on attendait depuis longtemps et qui avait tardé à arriver... La Division Azul, officiellement dénommée Division espagnole des volontaires, était destinée au secteur nord du front oriental, et c'est entre la Finlande et la ville de Léningrad qu'elle prit position, par une température de 60 degrés au-dessous de zéro, comme si l'on avait fait exprès pour ne pas laisser un homme en vie... »

À ces malheureux, le commandant responsable de leur sacrifice, le général Muñoz Grandes, confortablement installé avec quatre cents enchufistas (combinards) dans son quartier général de Berlin, trouva bon de faire un discours par radio, à l'occasion de Noël 1942. Les pieds au feu, il adressa les encouragements suivants à ceux de ses subordonnés qui affrontaient alors un froid mortel et le feu des défenses

intérieures de Léningrad :

« Très tenace est l'ennemi, et très dur l'hiver russe : mais notre race est encore plus dure, dans cette lutte aux côtés des héroïques troupes allemandes. »

Et il les engageait classiquement à tenir jusqu'au bout.

Entre-temps, ceux qui tombaient étaient saisis et étouffés par la neige, et leur place était prise par des « renforts » : malheureux venant des prisons d'Espagne, convertis à force de faim, de coups, de prolongation de peine – et phalangistes « volontaires du devoir », toujours moins nombreux.

Bleus de froid et de coups

Les glorieux faits d'armes portés au compte de la Division Azul furent : la liquidation d'une tête de pont établie par les Russes sur une rivière qui servait de ligne de démarcation, et une action défensive imposée par la pression bolchevique aux environs du lac Ilmen, dans la nuit du 27 décembre 1942.

À cette occasion, Muñoz Grandes avait ordonné à ses soldats : « Que personne ne recule ! Conservez vos positions comme si vous étiez cloués à terre ! » Les « bleus » n'eurent garde de bouger. Le gel, et les baïonnettes allemandes situées à l'arrière, leur en enlevait jusqu'à la tentation…

Le froid faisait encore plus de mal aux divisionnaires bleus que les rafales et les feux de salves des Russes. Un autre facteur statistique de pertes était l'abondance des « lâcheurs ». Il était tellement plus beau de plastronner dans les cafés de Madrid que de crever dans la glace ! Tout cela fit que, sur les 27 000 hommes qui passèrent par les unités combattantes de la

Division espagnole des volontaires, il y eut 8 000 déserteurs plus ou moins protégés et 11 000 morts, estropiés, hospitalisés ou « disparus » sur le front et le long du chemin qui sépare Léningrad de la frontière d'Espagne.

L'oraison funèbre des victimes fut prononcée en ces termes par le colonel baron von der Gross :

« Des centaines de tombes fraîchement creusées, çà et là, dans l'immense terre russe, soulignent la véracité du vers célèbre : "No hay un puñado de tierra sin una tumba española" (il n'y a pas un coin de terre sans une tombe espagnole). Et les noms de toutes les régions d'Espagne sur les bras de ces croix rustiques témoignent tacitement des hautes vertus militaires d'une race d'authentiques soldats. »

Les restes désarmés de la Division Azul revinrent en Europe occidentale en qualité de prisonniers rapatriés. Des centaines de survivants, la plupart blessés, furent accablés d'outrages lorsqu'ils arrivèrent en convoi à la station française de Chambéry, après avoir traversé la Suisse, et ils eussent été lynchés par la foule sans les efforts de la Croix-Rouge et l'intervention des Américains.

« Vae victis ! »

Il est pénible de constater que les Français ont réservé aux rescapés espagnols « fascistes » des plaines russes les mêmes huées et les mêmes coups qui avaient salué l'arrivée à la frontière pyrénéenne des soldats et des réfugiés « antifascistes » en 1938. L'insulte aux vaincus est restée,

depuis Brennus, dans les mœurs de ce peuple qui se croit le plus généreux et le plus spirituel de la terre ; et cela, malgré les terribles leçons d'humilité de 1871 et de 1940 !

Combien il serait temps pour nous de tirer de nos propres misères historiques cette notion trop oubliée, que si l'oppresseur est maudit, l'hôte, le proscrit, le vaincu, le fugitif, le suppliant, et plus généralement le malheureux, est sacré dans sa personne et dans son honneur. Belle revanche, certes, pour une déroute comme nous en avons tous connu nous-mêmes, de frapper et d'insulter un adversaire désarmé ! Sous un uniforme détesté, il faut savoir discerner un ami peut-être et sûrement une victime ; nous savons maintenant que la division Azul se composait en bonne partie de républicains recrutés sous la menace des pires représailles, et l'on peut supposer que le reste avait acquis pour Muñoz Grandes et Franco la considération que mérite le chef oublieux de ses hommes. Ce sont ces gens-là que les communistes et les superpatriotes de Chambéry ont essayé de massacrer, pour leur donner une leçon de courage et de démocratie !

« CNT » n'a pas évoqué dans ses colonnes, par un oubli généreux à quoi il faut rendre hommage, la lâcheté française bien connue, qui s'est odieusement exercée à l'endroit des rescapés d'Irun, de Catalogne, et d'ailleurs, avant d'accabler les Allemands et les Espagnols capturés sous l'uniforme nazi.

Cette lâcheté, d'ailleurs, n'a pas épargné les Français eux-mêmes. Dans nos discordes civiles, tout homme appartenant à un autre parti que celui au pouvoir était réputé hors l'humanité ! Si Franco a mis à la mode de tondre, de marquer, de promener nues, de violer ou mutiler les femmes des rouges, il faut avouer que les rouges et les tricolores de chez nous ont montré qu'ils étaient de bons élèves. Le fascisme de gauche valait celui de droite : il l'a prouvé

en surpeuplant les bagnes et les cimetières. Et cela aussi devait être dit.

André Prunier